

L'ACTION INDIVIDUELLE

Parmi les résultats collectifs des désirs humains cherchant satisfaction, ceux qui ont excité les activités particulières et les coopérations spontanées ont contribué bien plus au développement social que ceux qui ont poussé à l'action par suite de l'intervention gouvernementale. Si des moissons abondantes couvrent maintenant les champs où on ne pouvait recueillir autrefois que des baies sauvages, nous en sommes redevables à la poursuite de satisfactions individuelles pendant de nombreuses générations. Si des maisons confortables ont remplacé les huttes, c'est que les hommes ont désiré augmenter leur bien-être; les villes aussi doivent leur existence à des impulsions de ce genre. L'organisation commerciale, maintenant si vaste et si complexe, a commencé lors des réunions qui avaient lieu à l'occasion des fêtes religieuses et est entièrement due aux efforts des hommes pour arriver à leurs fins particulières. Les gouvernements ont continuellement contrecarré et troublé ce développement et n'y ont jamais aidé en aucune façon, si ce n'est en remplissant en partie les fonctions qui lui sont propres et en maintenant l'ordre public. Il en est de même des progrès des sciences et de leurs applications, qui ont rendu possibles les changements de structure et l'augmentation des activités sociales. Ce n'est pas à l'État que nous devons cette foule d'inventions utiles depuis la bêche jusqu'au téléphone; ce n'est pas l'État qui a fait les découvertes en physique, en chimie et les autres qui guident les manufacturiers modernes; ce n'est pas l'État qui a imaginé ces mécanismes qui servent à fabriquer des objets de toute espèce, à transporter hommes et choses d'un endroit à l'autre et contribuent de mille manières à notre confort. Ces transactions commerciales qui s'étendent au monde entier, ce trafic qui remplit nos rues, ce commerce de détail qui met toutes choses à notre portée et distribue à nos portes les objets nécessaires à la vie quotidienne, n'ont pas une origine gouvernementale. Ce sont les résultats de l'activité spontanée des citoyens isolés ou en groupe. Bien plus, les gouvernements doivent à ces activités spontanées les moyens mêmes d'accomplir leurs devoirs. Enlevez au mécanisme politique tous ces secours que les sciences et les arts lui ont fournis, laissez l'État avec les seules ressources que les fonctionnaires ont inventées, et la marche du gouvernement serait aussitôt arrêtée. Le langage même qui lui sert à enregistrer ses lois et à communiquer ses ordres à ses agents, est un instrument qui n'est nullement dû au législateur; il a été créé, sans qu'on y prît garde, dans les relations des hommes poursuivant leurs satisfactions personnelles.

L A E

SUP

SOMMAIRE. — *Le jour de l'an d'un pauvre*, LOUIS DE GRAMONT. — *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, DIDEROT. — *L'action individuelle*, HERBERT SPENCER. — *L'Argent*, LÉON TOLSTOÏ. — *Nature et destination du gouvernement*, PROUDHON. — *Le Chômage*, EUGÈNE POTTIER. — *Mélanges et documents*. — *Les journalistes*, MARAT.

LE JOUR DE L'AN D'UN PAUVRE

Premier janvier.

Dès que l'aube glacée glisse dans le taudis ses raies pâles, — le pauvre s'éveille, arraché au sommeil par la longue habitude d'être matinal.

Il saute de son grabat et, grelottant, s'habille. L'âtre est silencieux et noir. Le pauvre n'a pas, même pour ses étrennes, un clair tison qui gaiement flambe.

Sitôt debout, le pauvre, s'il a un métier qui se puisse exercer en chambre, se met, comme de coutume, à la besogne. Pour lui point de répit, point de jours fériés. Jamais il ne peut souffler, reprendre haleine, sous peine de crever de faim ensuite.

Que si son métier, au contraire, exige le vaste emplacement d'un atelier ou d'une usine, comme usines et ateliers sont fermés aujourd'hui, le pauvre se croise les bras et fait les cent pas dans sa mansarde étroite, maudissant ce jour de repos forcé, ce chômage exceptionnel, et songeant à la misère, qui elle, hélas! jamais ne chôme.

Puis il déjeune, triste et seul, avec les maigres restes du dîner de la veille : une croûte de pain rassis, un bout de charcuterie, un verre d'eau. Pendant ce temps les heureux font de succulents repas à une table bruyante, entourés de parents, d'amis. Le pauvre n'a pas d'amis, pas de parents. Le